

Ceci fait partie de la série

La marque du chrétien

De

James Thompson

La marque du chrétien

2 Corinthiens

3.4—4.6

Notre capacité vient de Dieu

“Ayant donc une telle espérance, nous usons
d’une grande liberté” (3.12).

Lorsque j’observe les campagnes des candidats aux postes politiques, je suis souvent étonné devant leur assurance à l’égard des problèmes les plus épineux du pays. Aucun candidat, il est vrai, n’obtiendrait la confiance de l’électorat sans se montrer capable d’affronter ces difficultés. Ainsi, on s’attend à ce qu’il nous dise, sans avoir l’air arrogant, comment il compte régler les défis de l’inflation, du chômage, etc. Malgré les déclarations des experts selon lesquelles aucun homme ne peut résoudre de telles énigmes, le candidat fait preuve de la plus grande confiance, se déclarant capable de relever le défi, quel qu’il soit.

Nous admirons l’esprit confiant qui ne recule devant rien. Les médias diffusent des publicités pour des cours d’amélioration de soi, destinés à développer la confiance personnelle. Un tel cours promet de nous faire découvrir “le trésor caché” en nous conduisant à la réussite dans tous les domaines. Dans le film *La Mélodie du Bonheur*, nous sommes amusés par l’esprit triomphant de Marie, lorsqu’on lui annonce ses nouvelles responsabilités comme gouvernante dans une famille grande et difficile. Elle nous ravit par son chant : “J’ai confiance en moi.”

Il est vrai que peu de défis ne peuvent être relevés sans confiance en sa propre capacité ; il est également vrai que la confiance en soi peut se transformer en quelque chose de tordu et de dangereux. La confiance d’un homme politique peut le conduire à surestimer son propre pouvoir, à trop se fier à ses propres capacités. Les cours d’amélioration de soi suggèrent parfois que la confiance personnelle est un but en soi, sans nous montrer le bon usage de cette confiance. Dans ce contexte, on suppose que la confiance en soi — et non une cause — est la clé de l’avancement personnel. Ainsi les paroles de Maria, “J’ai confiance en moi”, portent en elles un certain danger.

La confiance est un élément important dans le ministère de l’Eglise. L’enseignant, l’ancien, le diacre, tous en ont besoin. Mais le genre de confiance dont nous faisons preuve est important. Certains sont débordés par l’ampleur des responsabilités dans l’Eglise. Ils voient bien que le service de Dieu demande leur meilleur effort ; ils évitent donc de prendre part à une cause si terriblement exigeante. D’autres ont une confiance sans failles en leur propres capacités, supposant

que la même hardiesse qui produit son fruit dans le monde des affaires est aussi appropriée dans le service chrétien. Ils pensent que diriger l'Église n'est qu'une question de relations publiques, comme cela est le cas dans d'autres domaines. Les deux approches mentionnées sont des distorsions de l'approche véritablement chrétienne, suggérée en 2 Corinthiens.

Au chapitre 3, Paul affirme sa confiance en l'Église à Corinthe : "Telle est l'assurance que nous avons par le Christ auprès de Dieu" (3.4). Plus tard, il dit : "Nous usons d'une grande liberté" (3.12). Une importante question traitée par cette lettre sur le ministère est donc celle de la confiance, la hardiesse, la liberté (3.17) du serviteur qui refuse de se laisser intimider par la tâche qui se présente à lui. Voilà encore une marque du chrétien.

QUEL GENRE DE CONFIANCE ? (3.4–6)

Paul a écrit ces paroles apparemment parce que certains disaient qu'il n'avait aucune raison d'avoir confiance en son travail. D'autres personnes, venues à Corinthe avec une confiance personnelle sans limites, se disaient "serviteurs de Christ" (11.23). Selon 3.1, ces gens étaient venus avec des "lettres de recommandation" décrivant leurs grandes œuvres. Le fait qu'ils se recommandaient constamment eux-mêmes (10.12) montrait qu'ils ne manquaient pas de confiance en eux-mêmes. Ils avaient apparemment déclaré que le fait que Paul n'ait pas apporté une lettre de recommandation était la preuve qu'il n'avait aucune confiance en son travail. Ainsi ils se mesuraient à d'autres, ne doutant jamais de leur capacité à exercer un ministère.

Pour répondre à ce genre de confiance, Paul insiste : "Telle est l'assurance que nous avons par le Christ auprès de Dieu." (3.4) Sa confiance à lui est différente de celle des faux enseignants. "Non que nous soyons par nous-mêmes capables de concevoir quelque chose comme venant de nous-mêmes (...)" (3.5). La cause de Dieu est bien trop grande pour que ses serviteurs humains puissent accomplir tout son dessein. Il est probable que les adversaires de Paul avaient, dans leur lettre de recommandation, fait dire qu'ils étaient compétents pour la tâche. Voici une qualité unique de notre confiance dans le ministère chrétien : tout en étant conscients de notre propre incompétence, nous pouvons avoir

l'assurance d'accomplir nos ministères.

Le mot que Paul choisit pour "capables" (*hikanos*) est sans doute important dans cette discussion, parce que certains chez les Corinthiens se vantaient de leurs capacités. C'est ainsi qu'après avoir parlé de la cause triomphante de Dieu, Paul demande au 2.16 : "Et qui est suffisant (*hikanos*, même mot) pour ces choses ?" La réponse sous-entendue est : "personne". Les chrétiens de Corinthe avaient probablement observé les faiblesses manifestes dans les discours de Paul et dans sa santé, concluant qu'il n'était "pas capable". Paul accepte volontiers cette accusation.

L'ironie, c'est que Paul, qui avoue qu'il n'est pas compétent, insiste tout de même sur sa confiance. La raison en est celle-ci : "Notre capacité vient de Dieu. Il nous a aussi rendus capables d'être ministres d'une nouvelle alliance, non de la lettre, mais de l'Esprit ; car la lettre tue, mais l'Esprit fait vivre" (3.5–6). La confiance de Paul ne vient donc pas de ses propres dons ou pouvoirs ; il sait qu'il est appelé par la puissance de Dieu, qui l'utilise pour son dessein.

Dieu a toujours accompli son travail à travers ses serviteurs, dont la plupart n'avaient aucun charisme extraordinaire. Moïse, "ministre" de l'ancienne alliance, doutait sérieusement de ses propres capacités (cf. Ex 4.10). Cependant, Dieu l'a rendu capable de parler et d'agir pour lui. Amos insista qu'il n'était ni prophète ni fils de prophète (Am 7.14). Ces deux hommes devinrent capables parce que Dieu les rendit capables. La compétence de Paul avait son origine dans l'assurance que Dieu pouvait l'utiliser dans une cause décisive.

Cette cause fut annoncée il y a des siècles par Jérémie, qui décrivit un jour nouveau où Dieu conclurait "avec la maison d'Israël et la maison de Juda une alliance nouvelle" (Jr 31.31). Cette alliance, à la différence de l'ancienne, écrite sur des tables de pierres, serait écrite "sur leur cœur" (Jr 31.33). La déclaration extraordinaire de Paul est qu'il est ministre de cette alliance, aussi sûrement que Moïse était ministre de l'ancienne. En effet, ses lecteurs sont en eux-mêmes sa lettre de recommandation, une lettre "écrite (...) sur des tables de chair, sur vos cœurs" (3.3). Cette lettre a été écrite, dit l'apôtre, "par notre ministère" (3.3). Ainsi, il voit déjà les résultats de son travail, car une Église avec la volonté de Dieu écrite sur son cœur est née par ses efforts.

Par conséquent, il déclare que “telle est l’assurance que nous avons par le Christ auprès de Dieu” (3.4). Voilà qui est différent de l’idée populaire sur la “confiance en soi”.

L’idée de Paul sur la confiance échappait non seulement à l’idée populaire mais également à celle de ses adversaires ; elle évitait en plus la distorsion contraire, celle d’être débordé par une tâche trop grande. L’Eglise est tirée des deux côtés par ces deux tentations aussi dévastatrices l’une que l’autre. Nous sommes toujours poussés à citer des statistiques qui, comme les lettres de recommandation de 3.1, font état de nos réussites. Comme les hommes de la tour de Babel, qui voulaient se faire un nom (Gn 11.4), les assemblées se lancent dans le genre de relations publiques qui accroîtront leur estime chez les autres et leur permettra de “vendre leur produit”. On mesure la compétence selon les normes de la société, ce qui fait que nous évaluons des missionnaires, des enseignants, des prédicateurs et d’autres selon une mesure artificielle. La réponse de Paul à la confiance personnelle des autres serait une aide pour l’Eglise. Notre confiance ne doit pas être en nos propres ressources, mais dans le fait que “notre capacité vient de Dieu”. Nous ne devrions pas “placer notre confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les morts” (1.9).

UNE LEÇON DE L’ANCIEN TESTAMENT (3.7–16)

Bien que Paul cite souvent l’Ancien Testament pour appuyer un point, il l’utilise rarement pour une leçon développée. Nous sommes donc surpris de voir qu’il fait exactement cela en 3.7–16, au milieu de sa défense de son ministère. Il raconte l’histoire de Moïse qui, après avoir parlé avec Dieu sur le Mont Sinaï, descend de la montagne le visage rayonnant (Ex 34.29–35). Cette histoire, racontée à travers les siècles, suggère la gloire et la puissance qui mettaient cet homme à part. Le fait qu’il a porté le voile en présence du peuple montre la grandeur de son ministère.

Que Paul choisit l’histoire de cette gloire pour parler de son propre travail est évident, mais nous nous demandons pourquoi il choisit précisément celle-ci, puisqu’il n’en parle nulle part ailleurs. Peut-être ses adversaires ont-ils revendiqué la gloire de Moïse. A côté des actions puissantes et l’apparence magnifique de Moïse,

Paul n’est rien. Son ministère, par comparaison, devient peu impressionnant. Se comparer à Moïse devrait humilier Paul et exposer son ministère comme faible et sans gloire. Même si les autres se modèlent sur Moïse, Paul ne nie pas la splendeur du ministère de celui-ci. En effet, le mot “gloire” (*doxa*) revient à plusieurs reprises en 3.7–11 au sujet de ce ministère. Paul lit l’Ancien Testament et sait qu’il vient de Dieu. L’éclat radieux de cette histoire prend son origine en Dieu. Le ministère, donc, ne vient d’aucun être humain ; le visage rayonnant de Moïse rappelle que derrière le travail de cet homme se tient la puissance divine.

Les chrétiens doivent se rappeler qu’ils ne peuvent comprendre leur tâche avant d’être enracinés dans l’Ancien Testament. L’Eglise primitive ne voulait pas séparer les deux testaments. Notre service à Dieu est la suite du ministère de Moïse. Nous devons donc écouter la “Parole du Seigneur”, telle qu’elle fut donnée par les prophètes. Nous devons reconnaître, comme Paul le fait ici, que la première alliance a été glorieuse (3.7). Elle était remplie d’une puissance telle que sans sa grande lumière, nous serions appauvris.

Le passage de 3.7–11 décrit pourtant une lumière infiniment plus éclatante. Paul, qui admet la première alliance venue avec splendeur, montre que le ministère de l’Esprit comporte une gloire supérieure. La merveille de Moïse qui descend de la montagne n’est rien à côté du ministère de Paul, qui est celui de la lumière ultime qui rayonne dans les ténèbres du monde. Ce ministère est puissant pour changer des vies et pour les restaurer à la justice (3.9). La première lumière, qui a pourtant brillé intensément, perd son éclat devant cette dernière lumière, plus resplendissante encore (3.10).

Paul sait que son ministère est attaqué, qu’il doit montrer pourquoi il poursuit un effort apparemment sans fruit avec une assemblée difficile. Dans ce passage, il compare donc les ministères. Il sait qu’il a été appelé au service de Dieu dans une tâche plus glorieuse que celle de Moïse. Les gens peuvent dire qu’il est incompetent en raison de son manque de charisme et de gloire, mais il sait, lui, que le nouveau ministère possède une gloire autre que celle attendue par ses adversaires. Il est l’envoyé de Dieu dans l’œuvre la plus importante du monde.

Les adversaires de Paul disaient sans doute

que la “gloire” de leur travail — accomplissements spectaculaires et expériences émotionnelles — se voyaient comme le visage de Moïse. Mais Paul montre une autre manière de mesurer la gloire. Il faut rappeler à l’Eglise que Dieu a appelé son peuple à une autre gloire, celle qui manifeste la croix de Christ.

Sans doute les gens de l’antiquité se demandaient-ils, avec l’Eglise de Corinthe, comment une personne aussi peu dynamique que Paul pouvait parler avec une telle certitude. Paul termine, prenant toujours exemple sur l’histoire de Moïse : “Ayant donc une telle espérance, nous usons d’une grande liberté” (3.12). La tâche ne l’intimide pas, car la “liberté” (*parrhesia*) est une caractéristique majeure du ministère de Paul. Le ton qui domine au chapitre 3 de cette lettre est celui d’un homme dont les qualités sont mises en doute, mais qui garde son “assurance” (3.4), son “espérance” (3.12) et sa “liberté” (3.17). Il demeure libre, même devant les attaques sur son ministère. Il ne change pas son message pour accommoder les goûts changeants des autres, il ne se tait pas devant ceux qui restent non convaincus.

L’idée d’user “d’une grande liberté” était très importante parmi les hommes publics du monde ancien. Il signifiait “liberté d’expression” et décrivait le comportement de l’homme sage qui se tenait sans crainte devant un roi ou un tyran pour dire la vérité, même déplaisante. On raconte l’histoire de Diogène, fondateur de l’Ecole Cynique, qui reçoit la visite d’Alexandre le Grand. Ce dernier demande au philosophe si le grand général peut faire quelque chose pour lui. Diogène répond : “Otez-vous un peu de ma lumière.” Parce qu’il était si sûr de son message, il était connu pour sa liberté et son assurance absolues.

Paul parlait avec liberté et assurance à cause de la gloire de son ministère. Moïse avait utilisé le voile pour cacher à Israël la gloire passagère de son ministère (3.13), ce qui faisait que beaucoup, même aux jours de Paul, restaient confus et voilés dans leur compréhension de cette première alliance. Certains, y compris ceux qui se vantaient de leurs accomplissements, avaient toujours ce voile sur leur cœur (3.14–15), n’ayant pas encore reconnu la gloire, plus grande, de la nouvelle alliance. Pour eux, avec leur perspective limitée, la confiance de Paul était imprudente et sans éclat. Mais Paul possédait la liberté de celui qui “se tourne vers le Seigneur” (3.16), vers

une gloire supérieure. Rien ne libère autant que la vérité, car “lorsqu’on se tourne vers le Seigneur, le voile est enlevé” (3.16). Cette rencontre avec le Christ nous rend libres, car “là où est l’Esprit du Seigneur, là est la liberté” (3.17).

ETRE TRANSFORME (3.18)

Cette liberté extraordinaire vient lorsque “nous tous, qui le visage dévoilé, reflétons comme un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire” (3.18). La rencontre de Moïse avec Dieu l’a changé, lui, mais personne d’autre. Dans la nouvelle alliance, nous sommes “tous” — Paul et l’Eglise toute entière — transformés pour devenir comme Dieu. Jean nous dit : “Nous serons semblables à lui.” Le terme “transformés” vient du mot saisissant grec *metamorpheo*, qui nous a donné notre mot français “métamorphose”. Ce mot suggère que le chrétien change de forme ou d’état lorsqu’il contemple le Christ. Nous devons être transformés par le renouvellement de notre intelligence (Rm 12.2). En Galates 4.19, Paul dit : “(...) jusqu’à ce que Christ soit formé en vous”.

Le chrétien est “formé” par ce qu’il contemple. S’il contemple la gloire de Christ, il sera changé, comme Moïse, en cette gloire. Le mot “reflétons” (*katoptrizomai*; 3.18 - TOB) est très fort, signifiant un regard constant et soutenu dans de l’eau ou dans un miroir. Il est tout à fait approprié pour décrire le chrétien qui contemple le Christ.

Si nous regardons ce qui est honteux, nous refléterons cette honte. Si, comme les adversaires de Paul, nous sommes formés par les valeurs de notre culture, nous mesurerons nos programmes par les normes utilisées dans les places du marché. L’Eglise n’aura rien à dire, elle ne sera qu’une réflexion d’autres institutions. Mais si notre regard constant est fixé sur la lumière éclatante de l’homme qui s’est donné pour les autres, nous serons changés en sa gloire. Si nous sommes changés par lui, nous pourrions partager la confiance de Paul, ainsi que son assurance et sa liberté.

Avoir la marque du chrétien, c’est être transformé par ce qu’on contemple intensément, c’est être formé par l’histoire d’un amour généreux, c’est chercher des dirigeants qui ont pu contempler la gloire de Dieu assez longtemps pour refléter son histoire dans leur vie. Nos

ministères seront jugés selon un seul critère : le fait ou non d'avoir reflété le cœur de celui qui est venu pour servir.

CONCLUSION

Un jour, un croyant engagé était appelé devant un tribunal nazi pendant le règne d'Adolphe Hitler. Pendant que ce croyant répondait honnêtement aux questions qu'on lui posait, il se rendit compte qu'il était la seule personne vraiment libre dans la pièce. Les magistrats et les

officiers S.S. vivaient dans la terreur. Leurs visages trahissaient leur tourment. Le croyant, qui servait un autre Seigneur, était libre ; ainsi, il avait la confiance qu'il lui fallait pour parler.

La confiance est une marque du chrétien. Il ne s'agit pas d'une confiance en soi-même, mais de l'assurance d'avoir contemplé une gloire qui le libère de la nécessité de refléter les valeurs de sa culture. Il peut parler avec hardiesse pour Dieu, parce que sa capacité vient de lui. ◆